

Louis BRÉUS à la machine 7 pour le papier OCB

Labor e veïhl Paper



Louis Bréus, ouvrier factionnaire à l'usine Bolloré de 1947 à 1980, interrogé le 14 avril 2007 par Jean Cognard. Ce qui suit est un extrait de l'interview, le texte complet étant consultable sur le site GrandTerrier.

ORIGINES FAMILIALES

Mon père était originaire d'Er-gué-Armel, à Ti-an-Dréau, à côté de Meil-Dréau. Au départ mes parents habitaient à Lestonan chez Youenn Rannou. Je suis né là, dans cette maison, en 1923. Elle a été vendue à un Le Naour. Après, mes parents sont partis habiter dans le Champ, et ensuite ils ont construit là-bas rue de Menez-Groas, avant Pennaneac'h, là où habitait Rémi mon frère, à côté de chez Jean Hascoët.

Avant de construire rue du Menez, mes parents avaient acheté à Le Meur un terrain à Stang-Odet, tout près de chez Marjan Mao, à droite, à côté du bois de l'usine. Ils étaient trois à avoir acheté : Cojean, Tallec (qui est parti à Scaër), et mes parents. Ils avaient même creusé et enlevé des cailloux pour les constructions. Et René Bolloré, le père, les a convoqués pour leur dire : « si vous bâtissez là, on ne vous garde pas à l'usine ». En fait il voulait être tranquille pour ses chasses dans le bois. Heureusement qu'ils ont construit à Menez-Groas, avec l'argent de la vente du terrain à Bolloré, l'école et les commerces étaient plus près.

Ils travaillaient tous les deux aussi à l'usine. Mon père à la machine, il était sécheur, et ma mère à la bobineuse. Ma mère était de journée au début, après elle était de faction, de 5 h à 1 h

et de 1 h à 9 h. Elle est morte d'un cancer à 67 ans, deux ans après sa retraite.

Mon père a été blessé, un des plus graves qu'il y a eu. Il a eu les deux bras pris et cassés, on lui avait mis des visses, et la tête abimée. Il était passé dans les rouleaux de la grande machine. La machine 8 avait démarré début 1946, et c'est arrivé au mois de février. Il avait 46 ans. Il est parti travailler ensuite au labo. Il faisait des commissions, il envoyait des papiers aux écoles par exemple. Il est mort à 57 ans.



LA MACHINE 7

J'ai été embauché au mois d'octobre 1947. Le premier jour j'étais où on chargeait le charbon en bas, et à 4 heures le chef est venu me demander de passer mousse à la machine, à 9 heures le lendemain. Je n'avais jamais vu une machine. C'était la petite machine, la 7. En breton on l'appelait « mekanikou bihan ». On fabriquait du papier à cigarettes. J'étais avec Jean Quéau, le conducteur, et Jean Istin, le sécheur.

Au départ j'étais mousse sur cette machine seulement, pendant un ou deux ans. J'avais à surveiller les feutres, la toile, le coucheur et le montant. Quand ça venait trop, il fallait les tourner. Mais ça n'a pas duré longtemps, après j'avais deux machines : la 7 et la 8. Ils avaient installé une sonnette pour m'appeler. Des fois j'avais à peine mis le pied à une machine,

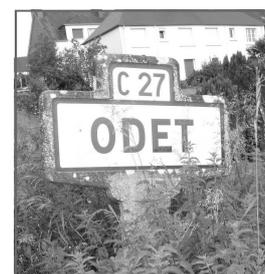
que ça sonnait. Mousse c'était plus dur, et moins bien payé que les autres.

Quand on fabriquait de papier à cigarettes, ils mettaient des produits chimiques. Et les mousses devaient tout préparer et nettoyer. Il fallait porter des seaux d'eau jusqu'à la barrique. Et après quand la toile passait il fallait faire attention de trop mouiller. Les vieux conducteurs ne voulaient pas montrer comment ça marchait, Fanch Moal par exemple. Ils disaient, après nous, il n'y aura plus personne pour s'occuper des machines. Mais ils ont été remplacés.

Au départ sur la machine 7 ça tournait à 35 mètres de papier la minute. Après ça a tourné plus vite : 45, 50, 60, 70, 80 mètres par minute. Là on a du consolider la machine 5.

Sur la 8, c'était marqué 1938 dessus, ça tournait doucement au début, et à la fin elle tournait à 120 mètres la minute.

La machine 10 c'était à 100-120 mètres, et il fallait envoyer la feuille jusqu'au bout de la machine. Ils avaient mis une corde pour l'envoyer, mais la plupart du temps elle cassait. Il fallait mettre le bout de la feuille dans les 10 cylindres. Et il fallait le faire chaque fois que ça cassait. Et quand il y avait de la casse, ceux de la calendre qui étaient de l'autre côté de la cloison, ils ve-



PHOTOS SOUVENIRS

Pour la médaille du travail dans les années 1970, on a pris cette à l'usine avec les chefs de l'époque ; je suis le numéro 8, le

	20	21	22	23	24	25	26	27	28	29
15		16	17		18					19
7	8	9	10	11	12		13	14		
1		2	3		4		5	6		

2e à gauche au deuxième rang :

1 Alain Bozec (de Gougastel), 2 Louis Le Grall, 3 Jean Puech (maire), 4 Gwenaël Bolloré, 5 Louis Garin, 6 Louis Le Dé (de Stang-Venn), 7 Jean François Niger, 8 Louis Bréus, 9 Jean-Marie Thomas, 10 Jean Tymen, 11 Jean Espern, 12 Jean Jaouen, 13 Corentin Henri, 14 Jean Le Grall, 15 Jos Rouz, 16 François Ferroc, 17 Louis Le Berre (de Briec), 18 Alain Laurent, 19 René Castric, 20 Pierre Eouzan, 21 Catherin (ingénieur), 22 René Le Gars, 23 Jean Lassalle, 24 Julien Velin, 25 Jean-Louis Huitric, 26 Alain Bellec, 27 Jean Herry, 28 Pierre Le Moigne, 29 Armand Caro

Une fois, on a pris une photo, à la machine 10, près de l'armoire pour régler la sécherie. C'est Jean Le Gars de Briec et Jean Heydon qui sont avec moi. On n'avait pas le droit de tirer de photo, mais on a pris quand même. C'est un gars de la calandre qui a pris de photo. On voit même les sabots que j'ai gardé presque jusqu'à la fin. Je mettais du papier dedans. C'était plus sain, dans l'eau. Les autres étaient en espadrilles.



En octobre, pour mon départ en retraite j'ai fait un pot chez Pierre Quéré, j'avais invité tous les ouvriers de la faction, et les surveillants. C'était la faction A, Alain Belec était le surveillant.

Marcel Henri le conducteur en dernier avait fait un joli discours, c'était vraiment bien. Et tout le monde avait chanté.

Il y avait un article dans le journal, écrit par Pierre Roumégou.

Les gens sont venus ici ensuite chez nous au Bigoudic pour prendre un coup et un casse-croute.

[article complet sur le site GrandTerrier rubrique Mémoires locales]



5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	16	17	18	19
	1		2				3			4				

1 Suzanne Bréus, fille de Louis, 2 Marie-Jeanne Bréus, née Marchand (Edern), 3 Louis Bréus, 4 Odette Bréus, fille de Louis, 5, 6 René Quéniec, 7 Marcel Henri, 8 Chanoun Le Grand, 9 Francis Bouriquen,

10 Michel Floc'h, 11 Gaby Collorech, 12 Pierre Taboret, 13 Yves Le Gall, 14 Louis Kersulec, 15 Michel Gestin, 16 Louis Kergourlay, 17 Jean Quéffelec (de Briec), 18 René Even, 19 Yves Perchec

Germaine et Emile HERRY témoignent

Stang-Venn, ma vro ...



Interview le 18 mai 2007 de Germaine Herry, bar-hotel-restaurant de l'Orée du Bois à Stang-Venn, de 1951 à 1995, avec la participation d'Emile Herry, son mari. Ce qui suit est un extrait de l'entretien, le texte complet étant consultable sur le site GrandTerrier.

ORIGINES FAMILIALES

Je suis née à Briec en 1927, je suis une Barré. Ma grand-mère, la mère de mon père, c'était une Marie-Louise Gourmelen de Penker-Bronnec, à Quélenec, près du chemin du Stangala. La sœur de ma grand-mère s'est mariée à un Kernalegen et était la grand-mère de Mme Poher de la ferme de Squividan. Ils étaient de Penneac'h en haut de Stang-Venn.

Ma grand-mère de Quélenec, qu'on appelait Mamm, a vu Napoléon III quand il était venu à Quimper. Elle avait eu un louis d'or. Elle était petite fille, et ils étaient tous allés sur le bord de la route le voir passer, par la route de Chateaulin. Ils ont dû passer par le Stangala.

BLESSÉ DE GUERRE

Les parents d'Emile eux habitaient Stang-Venn dans la vieille maison à la place du restaurant. Une partie de cette maison a été détruite en 1970, et le reste en 1986. J'ai connu Emile chez Barré-Kernon Vihan à Gougastel. Je venais là m'occuper de ma tante et des bébés, car je remplaçais ma grand-mère qui avait 76 ans. Emile venait me chercher à Gougastel pour aller au bal, au Croissant, à Langolen. Un transporteur de la route de Landudal, nous y amenait en camion. Et c'est comme ça qu'on s'est connu.

Emile est né en 1928 dans la vieille maison. Sa mère, Madeleine Riou, tenait un bar dans cette maison. En breton, on l'appelait Madalen ou "Madal". Avant de connaître le père d'Emile, Madal était mariée avec un gars de Langolen qui a été tué le premier mois à la guerre en 1914. Le père d'Emile, Hervé Herry (né à Landudal à Croasqueric et cousin germain du premier mari mort en 1914), avait Madal pour marraine de guerre. Il a été mutilé dans les tranchées du côté de Verdun et il est resté paralysé d'un côté.

Ma belle-mère avait été convoquée pour le reconnaître, en tant que marraine. Il a été plus de 3 ans avant de retrouver sa tête, là-bas dans les hôpitaux, avant d'être rapatrié. Ils se sont mariés ensuite après. Il est mort en 1959. Il a travaillé dans les fermes, ayant seulement une main et une jambe valides. Il a été embauché à l'usine, comme manoeuvre. Il a travaillé à la construction de la route de Lestonan à Odet, celle qui passe par Keranna.

Et comme grand blessé de la guerre 14, il a été décoré de la médaille militaire, de la croix de guerre et même chevalier de la légion d'honneur le 26 août 1935. Il était du 93e régiment d'Infanterie. C'est sans doute le seul décoré de la commune pour la guerre de 1914-18.



Hervé Herry décoré de la médaille du travail (donnant la main à son fils Emile)

93e Régiment d'Infanterie

Casernement à la La Roche sur Yon ; 2 citations à l'ordre de l'armée, fourragère verte;

1914 Sedan (15/08) Belgique : Bouillon (16/08), La Chapelle, Villers Cerebay, combat de Maissin, Our (22/08) perte : 500h. La retraite Martincourt, Stenay (25 août) Bois de la Marfée, Noyers, Chaumont Saint Quentin (27 août) Aisne : Vendresse, Tourteron (29-30 août) Pauvres, Mont Saint Rémy Bataille de la Marne (6 - 13 sept.) : Lenharée (5/09), Fère Champenoise (6/09), Ecury le Repos, bois de la Normée, Gourgançon, bois de Corroy (10/09), Lenharrée (11/09) Mourmelon (12/09). Course à la mer : Orvillers, combat de La Boisselle (28/09) sud de la Boisselle (oct.-nov.) Le Hamel, Beaumont, bois de Thiepval (déc.)

1915 Thiepval, Mesnil, Auchonvillers (jan.-mars) Artois (mars-juil.) : Hébuterne, Serre, ferme sans nom, haie des Chasseurs, attaque de la ferme du Touvent (7-10 juin) perte : 1100h Champagne (août-mai 1916) : La Courtine, Butte du Mesnil, attaque de la Butte du Mesnil, fortins Benoit et de La Croix, ouvrage de la Galoche, moulin du Ripont (25 sept.), ouvrage du Trapèze, ravin de la Goutte (6-10 oct.), bois de Mollandin, secteur de Tahure, La Savate (fin 1915)

1916 bataille de Verdun (juin) : ravin de la Dame, boyau de Nan, ravin des Vignes, cote 320 puis bois du Chena, Watronville (juil.-août), La Lauffée, Damloup (nov.)

1917 Verdun (janv.-fév.) : Côte de Pivre Aisne (mars) : Jumencourt, bois de Leuilly, Courson, bois de Quincy Cuisy, Geny, tranchée de Dresde et du Héros (est de Cerny) : avril-mai Aisne (mai-sept.) : sud de Saint Quentin, Flavvy le Martel chemin des Dames (oct.) : La Royère, creute de Rochefort, Ostel, Rouge-Maison puis épine de Chevreigny, Filain, Pargny (jusqu'en mai 1918)

1918 Chemin de Dames (mai-juin) : Royère, Folemprie, carrière de Bohéry, ferme du Many, ravin et carrières de Rouge-Maison. Dans la soirée du 27 Mai, le rassemblement du reste du 93e RI (16 officiers, 15 sous-officiers, 142 hommes), s'effectue dans le plus grand calme, à Ciry-Salsogne (source : hist. du 93e RI)

Source : www.chtimiste.com

VALLÉE BLANCHE

Huit jours après mon mariage, je suis venu à Stang-Venn. Jean, le frère d'Emile, et sa femme tenaient le bar. Il travaillait aussi à l'usine comme manœuvre, puis comme chauffeur. En 1951, j'ai donc repris le bar et l'épicerie-alimentation. Je vendais aussi des chaussons, des chaussettes, de la laine ... Et j'ai attendu 1962 avant d'ouvrir le restaurant.

Fanch Ster n'avait pas commencé encore, c'était Jean Philippe à l'époque qui était locataire. Il faisait épicerie. Avant c'était le père de Fanch et Nette Le Ster, la sœur de Fanch, qui faisait boulangerie. Fanch Ster était jeune quand son père est mort, et a commencé par apprendre le métier de boulanger avec Jean Philippe. Après guerre, il n'y avait qu'une seule voiture à Stang-Venn. Celle du père de Fanch Ster, le boulanger. C'était une voiture carrée Citroën, avant les tractions. Et aujourd'hui Fanch Ster est toujours en activité, il a eu 76 ans en janvier 2007.

Jean Le Grand était le premier à tenir une épicerie et bar à Stang-Venn, dans sa grande maison, aujourd'hui démolie, qui était à côté du chemin qui descend à l'usine à travers le bois. Il faisait également des sabots, des chaussures. Il était chef à l'usine aussi, et garde-champêtre (c'est Michel Floc'h qui a pris sa suite). C'était un oncle de Louis Le Dé.

Pierre Corre faisait épicerie et bar-restaurant. Ca faisait donc quatre épiceries à Stang-Venn. Et toutes marchaient bien. Les gens venaient à l'usine en vélo, et donc ils achetaient à côté.

Quand j'ai liquidé l'épicerie, on n'était plus que trois épiceries, Le Grand avait arrêté. Et on a posé la première pierre pour faire l'hôtel-restaurant en 1968. C'est ma belle-mère, Madal, avec sa coiffe, qui a posé la première pierre, et on avait même tiré une photo. Elle était heureuse.



COURSE INTERNATIONALE



En 1976, ce fut le français Jean-Pierre Danguillaume qui emporta la coupe.

La course cycliste de la Vallée Blanche a fait énormément de bien pour la renommée de Stang-Venn. C'est Jean Heydon, M. Caro (ingénieur de l'usine), Marcel Istin, Louis Le Dé qui ont fait beaucoup pour la course. Ca a marché quelques années, le circuit était court (2 km 3), et on voyait bien les coureurs. Une année ils l'ont fait la nuit, c'est Poulidor qui a gagné, et ils ont recommencé cette formule nocturne pendant quelques années. C'est Crenn qui s'occupait de l'électricité, et l'usine qui fournissait le matériel.

On a vu Hinault, Anquetil, Poulidor, et tous les cracs de l'époque. Quand ils étaient à l'hôtel tout le monde voulait aller les voir pour les autographes. Anquetil est venu après, comme directeur ou entraîneur d'équipes de jeunes.

C'est Jean Philippe, le boulanger, qui avait démarré les courses. En fait il y a eu une procession religieuse, de la Fête Dieu, avec des bannières, qui était partie de la chapelle

de l'usine et qui avait fait le tour de Stang Venn. Jean Philippe avait eu l'idée : « Bon sang, il faut faire une course cycliste ». Tout le monde était d'accord. Et les courses avec les professionnels ont duré, dans les années 1970, à peu près 5 ou 7 ans.

GELÉES BLANCHES

On lui a donné le nom de la Vallée Blanche, comme traduction du breton Stang-Venn. On l'appelait comme ça parce qu'avec les ruisseaux, c'était très humide, et que, quand il y avait de la gelée, tout était blanc. Et cette gelée restait plus longtemps qu'ailleurs. Le ruisseau principal vient de Pennaneac'h et coule le long de la route jusqu'au ruisseau du Bigoudic. Il y avait plusieurs lavoirs en activité, dont celui à côté de chez Fanch Ster.

Pour aller à l'usine la route de Ty-Coat n'existait pas. On passait par le chemin derrière le restaurant. On l'appelle maintenant « Riboulig ar c'hoat ». C'est moi qui lui ai donné ce nom, car ma grand-mère, quand elle venait par ici à pied, elle disait : « dre ar ch'oaat, dre ar riboul ». Et moi je disais à Mamm que c'était un petit chemin : « ce n'est pas un riboul, c'est un riboulig ». En fait, c'est une entrée de chemin, un passage.

[article complet sur le site GrandTerrier rubrique Mémoires locales]

